



BERNARDIN-BECHET Editeur 31, Quai des Grands Augustins, Paris.

Lith. Baudouin Paris.



Dans l'intérieur du Châlet.

LE-CE-52

AVENTURES DE PAUL

ENLEVÉ PAR UN BALLON

PAR

JEAN BRUNO

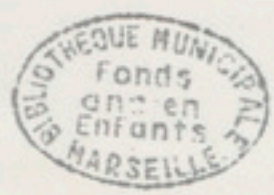
ILLUSTRATIONS DE J. DESANDRÉ



PARIS

BERNARDIN-BÉCHET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

51, QUAI DES AUGUSTINS, 51



inv. LE 490

AVENTURES DE PAUL

ENLEVÉ PAR UN BALLON

I

LE DÉPART POUR LA MONTAGNE

Neuf heures sonnaient à l'horloge de l'église Sainte-Bénigne à Pontarlier, lorsque le jeune Paul, botté et équipé comme un touriste anglais, traversa rapidement le salon et alla frapper à la porte d'une petite chambre dont la fenêtre donnait sur le jardin.

— Allons, Louise, es-tu prête ? demanda-t-il d'une voix animée ; la voiture est en bas, et l'on n'attend plus que toi pour partir...

— O mon bon Paul, prie papa de prendre patience pendant quelques minutes ; Marguerite est obligée de recoudre deux agrafes à ma robe, répondit une voix d'enfant.

— Dépêche-toi, petite sœur... je descends toujours ton ombrelle et ton sac...

Paul Grenon, grand garçon de seize ans, aux traits tout à la fois doux et énergiques, était le fils aîné d'un avocat de Pontarlier.

Il faisait ses études au lycée Charlemagne, à Paris, d'où il était arrivé depuis une semaine, chargé de couronnes et de prix, pour passer les vacances dans sa famille.

Comme toujours, Paul avait été accueilli par de bruyantes manifestations de

Ce fut un bruit assourdissant de voix qui le réveilla.

Une dizaine de nègres, couverts, les uns de peaux d'animaux, les autres de légères pièces de toile de coton qui leur ceignaient les reins, l'entouraient en gesticulant avec beaucoup d'animation.

Ils brandissaient de courtes javelines dentelées, et l'un d'eux le mettait en joue avec un vieux fusil sans batterie.

X

PAUL PRISONNIER DES MANDARRAS

Paul se crut d'abord le jouet d'une horrible vision ; mais les cris des naturels redoublèrent, et celui qui paraissait être leur chef le poussa brutalement avec le pied.

Le jeune homme se leva, non sans effort, et attendit.

Les nègres poussèrent de bruyantes exclamations et vinrent à tour de rôle lui toucher les mains et le visage ; puis le chef lui adressa la parole.

Paul, qui avait commencé l'étude de l'arabe, essaya de répondre en cette langue, mais il ne put parvenir à se faire comprendre.

Alors les nègres le serrèrent de plus près et le dépouillèrent en quelques minutes, l'un d'eux lui enleva même sa chemise. Cependant, sur ses vives instances, ils lui abandonnèrent un vieux lambeau de toile de coton, couvert de vermine, avec lequel il se ceignit les reins.

Un nègre passa une large courroie autour de la taille du jeune homme, et un autre lui donna un coup de bâton sur les épaules.

C'était le signal du départ.

Le malheureux était si faible qu'il pouvait à peine se soutenir ; il fit un geste suppliant et porta sa main à sa bouche à plusieurs reprises pour demander des aliments.

On lui donna quelques grains de mil dans un fragment dealebasse, puis la petite troupe se mit en marche.



Boequin et Eug. Cicéri lith.

Imp. Beequet à Paris.

La petite troupe côtoya le Chary.

Paul souffrait horriblement, mais il comprenait que son refus d'avancer serait l'arrêt irrévocable de sa mort.

Il était tombé entre les mains d'une troupe de Mandarras, qui se rendaient à Kernok, capitale du Loggoun, pays avec lequel ils étaient pour le moment en paix ; et ils espéraient tirer bon parti de leur prisonnier.

Trois heures plus tard, les nègres firent halte et prirent un peu de nourriture dont Paul eut sa part.

Le lieu était magnifique.

Entre de gigantesques baobabs, — ces rois des végétaux qui semblent contemporains du déluge, — et un gros bouquet de mangliers, on voyait une large rivière dont les flots bleus coulaient paisiblement vers le nord.

C'était le Chary.

Ce fleuve prend, croit-on, sa source vers les monts de la Lune, et va se jeter dans le grand lac Tchad, cette fameuse mer centrale de l'Afrique si longtemps cherchée par les voyageurs.

La petite troupe côtoya le Chary et campa le soir à environ deux kilomètres de ses bords.

La précaution n'était pas inutile, car Paul avait pu voir pendant la journée d'énormes hippopotames se jouer à la surface du fleuve, de monstrueux rhinocéros gambader sous le feuillage des mangliers et de féroces crocodiles émerger tout à coup des hautes herbes du rivage.

Il vit aussi en ce lieu une ville de termites ou fourmis blanches.

C'était un cône d'environ vingt mètres de circonférence à sa base, d'une solidité à l'épreuve de l'attaque des naturels.

Cependant le jeune homme ne se soutenait qu'à force d'énergie. Sa faiblesse provoquait le mépris des Mandarras, et sans l'appât de la somme qu'ils espéraient tirer de la vente d'un si étrange esclave, ils l'eussent sans nul doute mis à mort.

Le lendemain la petite troupe franchit le Chary sur un long canot qui les entraîna à la dérive pendant plus de deux heures.

Le batelier fut payé avec des pièces en fer, ayant la forme de croissant, qui sont la monnaie ordinaire du Loggoun.

Il était environ midi lorsque les Mandarras arrivèrent à Kernok.

Des cavaliers équipés et armés à la façon de certains Tartares les conduisirent dans une mesure qui leur fut provisoirement assignée pour demeure.

Kernok sembla à Paul une ville supérieure à ce qu'il s'attendait à rencontrer au cœur de l'Afrique.

Il y vit beaucoup de maisons à plusieurs étages et deux ou trois places assez spacieuses.

Au lieu de conduire le jeune homme au marché des esclaves, les Mandarras, qui avaient réfléchi, résolurent de le présenter au roi.

XI

DE KERNOK A KOUKA

Aussitôt que le sultan du Loggoun apprit l'arrivée d'un blanc dans sa capitale, il envoya un Maure nommé Ben-Salah pour l'interroger.

Ce dernier, espèce de fermier général du marché, connaissait tous les dialectes arabes du nord de l'Afrique.

Malheureusement Paul n'était pas fort en arabe, et il prononçait d'une façon tout à fait inintelligible le peu qu'il savait.

Force lui fut de recourir à la pantomime pour essayer d'expliquer sa malheureuse situation...

Ben Salah l'examina attentivement pendant qu'il s'efforçait de lui donner l'idée de sa course aérienne, puis il baissa bientôt la tête avec commisération en prononçant quelques paroles à voix basse.

Le Maure alla immédiatement faire son rapport au roi.

— Ce jeune homme est un ami d'Allah, lui dit-il, car il a perdu la raison.

Les musulmans ont, on le sait, le plus grand respect pour les fous, qu'ils croient remplis de l'esprit de Dieu.

Par ordre du sultan, on arracha Paul aux mains des Mandarras, qui furent en outre obligés de lui restituer les objets enlevés, et on l'installa dans une hutte voisine du palais, en compagnie d'un vieux nègre, révérend comme *hadji*, car il avait fait autrefois le pèlerinage de la Mecque.

Le jeune homme passa ainsi trois mois à Kernok.



Le Gorille défait les hommes au combat.